

Docufiction et rites de passage

Finissant(e)s de Rafaël Ouellet, Québec, 2013, 75 min

Jonathan Quesnel

Volume 31, numéro 2, printemps 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68893ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Quesnel, J. (2013). Compte rendu de [Docufiction et rites de passage / *Finissant(e)s* de Rafaël Ouellet, Québec, 2013, 75 min]. *Ciné-Bulles*, 31(2), 53–53.



Finissant(e)s

de Rafaël Ouellet

Docufiction et rites de passage

JONATHAN QUESNEL

Après un succès d'estime, un box-office plus qu'honorable et quelques prix gagnés dans des festivals internationaux avec **Camion** (2012), Rafaël Ouellet revient, avec **Finissant(e)s**, à une démarche plus épurée et expérimentale, reprenant le sillon déjà amorcé avec **New Denmark** (2009). Dans ce nouveau film, il propose, sous la forme d'un docufiction évanescent et touchant, un portrait tout en nuances de jeunes de Dégelis.

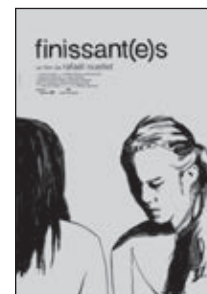
Le film se déploie comme un feu d'artifice qui explose dans toutes les directions, comme si tous ces jeunes gens qui défilent candidement à l'écran ne laissent d'eux qu'une trace éphémère de leur existence qui ne s'inscrit dans aucune trame narrative. À défaut d'avoir une solide assise scénaristique, la trame de **Finissant(e)s** se manifeste grâce à l'habile montage de Jules Saulnier (qui a littéralement permis, selon le cinéaste, de faire émerger une cohérence du fouillis d'images accumulées par Ouellet pendant trois ans), créant ainsi un film indiscutablement artistique, où la musique mélancolique de Man an Ocean coule avec fluidité et où les ellipses surgissent à tout moment, déconstruisant les habituels

points de repères temporels. Un film dans lequel le rythme est porté par de grandes respirations, dévoilant toute la beauté des lieux naturels, mais également de ces âmes encore juvéniles qui semblent perplexes à l'idée de devoir choisir un domaine d'études ou un métier qui déterminera leur avenir.

Ces âmes jaillissent alors comme autant de taches colorées d'une toile impressionniste, errant dans leur minuscule patelin, tantôt à la recherche d'un remède à la monotonie du quotidien, tantôt en quête de balises pour compenser la perte à venir de leur territoire autant que de leur innocence. Il en ressort quelque chose d'indicible, de poignant et de contemplatif, comme si Ouellet troquait, pendant les quelques secondes d'un interstice fugace (qu'il s'agisse d'une marche tranquille sur le bord du lac ou de rideaux d'une fenêtre entrouverte qui dansent avec la brise du jour), son regard de cinéaste pour celui d'anthropologue. Il en résulte quelque chose de l'ordre du ressenti qui s'apparente plus à l'essai cinématographique qu'à la fiction classique.

Par son désir de fabriquer un univers à mi-chemin entre la fiction et la réalité, le réalisateur crée à dessein une ambiguïté assumée entre le vrai et le faux, proposant ce qui prend la forme d'un pseudodocumentaire sur un groupe de finissant(e)s de la polyvalente de Dégelis, lequel film montre la réalisation d'un documentaire par deux de ces jeunes finissant(e)s portant sur les choix de carrières qui s'offrent à eux. S'articule alors une ingénieuse mise en abîme qui vient habilement renforcer le sentiment d'ambiguïté entre vérité et mensonge, entre documentaire et fiction. Ainsi, la caméra subjective souvent utilisée dans le film est parfois celle de Ouellet, qui capte des tranches de vie prises de façon apparemment aléatoire; parfois, celle de Clara, une jeune documentariste-future-journaliste, qui réalise un *vox populi* auprès d'adolescents de son village. Malgré cette impression de *no man's land* perceptuel (est-ce vrai ou faux?), les personnages (fictifs ou non?) qui peuplent ce huis clos gaspésien transpirent d'une authenticité et d'une transparence qui donnent son épaisseur au film et qui, surtout, remet en question nos modes de vie régulés par les conventions et le poids des statuts sociaux. Toutefois, la trame de fond n'est jamais pesante ni moralisatrice, même si le spectre de tragédies routières ouvre et ferme le film.

Bien que Ouellet braque sa caméra sur des événements lourds de signification, sur des rites de passage fondamentaux qui transformeront ces jeunes gens à la fois craintifs et enthousiastes vis-à-vis de leur avenir, il parvient à le faire avec une certaine distance doublée d'une approche sensible du sujet qui fonctionne de part en part. ■



Québec / 2013 / 75 min

RÉAL. ET SCÉN. Rafaël Ouellet **IMAGE** Pascal L'Heureux **SON** Daniel Fontaine-Bégin **MUS.** Man an Ocean **MONT.** Jules Saulnier **PROD. ET DIST.** Estfilmindustri **INT.** Carla Turcotte, Alexandre Soucy, Maude Lavoie Lebel, Guillaume Audet, Mathieu Pelletier Bégin, Mylène Pelletier Bégin